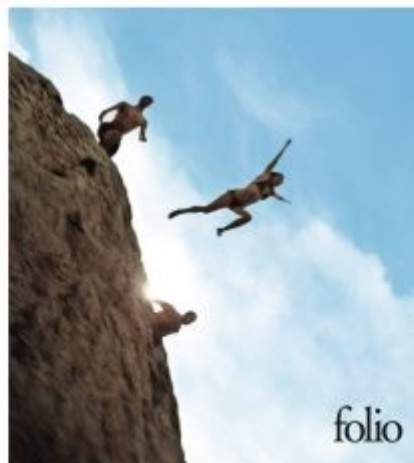


Maylis de Kerangal
Corniche Kennedy



Extrait 1 – Incipit - p : 11-12

Ils se donnent rendez-vous au sortir du virage, après Malmousque, quand la corniche réapparaît au-dessus du littoral, voie rapide frayée entre terre et mer, lisière d'asphalte. Longue et mince, elle épouse la côte tout autant qu'elle contient la ville (...) C'est là que ça se passe et c'est là que nous sommes.

Un panneau d'affichage leur sert de repère : derrière le poteau, le parapet révèle une ouverture sur un palier de terre sablonneuse semée de chardons à guêpes et de gros taillis inflammables, lesquels s'écartent à leur tour pour former des passages vers les rochers.

On sait qu'ils vont venir quand le printemps est mûr, tendu, juin donc, juin cru et aérien, pas encore les vacances mais le collègue qui s'efface, progressivement surexposé à la lumière, et l'après-midi qui dure, dure, qui mange le soir, propulse tout droit au cœur de la nuit noire. Chaque jour il y en a. Les premiers apparaissent aux heures creuses de l'après-midi, puis c'est le gros de la troupe, après la fin des cours. Ils surgissent par trois, par quatre, par petits groupes, bientôt sont une vingtaine qui soudain forment bande, occupent un périmètre, quelques rochers, un bout de rivage, et viennent prendre leur place parmi les autres bandes établies çà et là sur toute la corniche.

Extrait 2 - « La Plate » p : 15 -17

La plate-forme - ils disent la Plate - est une portion de territoire longue de trente mètres environ, large de huit, un amalgame de grosses pierres concassées au bulldozer, assemblées en plan et cimentées d'une pâte crayeuse, grossière, friable. Elle est orange violine ou jaune-gris selon les heures et les saisons, mate aux extrémités du jour, rissolée à midi comme une assiette de nems, brûle alors la plante des pieds, et conserve la chaleur si bien que c'est délice le soir venu de s'y allonger sur le ventre, la peau nue, la joue posée à même la roche doucement cabossée. Quelques trous y réservent çà et là des mares d'eau stagnante qui puent le sel et la pisse, mais là où la mer affleure la roche se vernit de mousse topaze et glisse comme si nappée d'huile si bien que l'on se met à l'eau sur les fesses; sinon une vieille échelle de piscine scellée dans la pierre, une poubelle, des touffes d'herbes maldives en jointure de blocs, quelques canettes, tubes de crème, éclats de verre, papiers gras et encore, derrière les rochers, une bouche d'égout hors service perce le mur de soutènement et propage aux heures chaudes un remugle de matériaux en décomposition et d'eaux usées, ça remonte par un tuyau de fer-blanc connecté au souterrain fangeux de la ville, et c'est comme une expiration soudaine sur la Plate, un souffle, l'haleine du plus noir et du plus honteux, ça stagne et ça s'évapore mais c'est bien à cause de ce trou que les habitants de la corniche évitent la Plate - ça pue l'égout, disent-ils, ça pue, types louches qui se branlent et morveux qui pétaradent, voilà, nous on n'y va pas. Mais, en avant du plateau, des rochers sont éparpillés dans la mer, comme s'ils avaient été catapultés au-delà de leur cible : engloutis, ils sont réformés en planques à oursins et friture future, en abris à poulpes émergés, les plus éloignés mutent îlots pour amoureux, radeaux à conspiration, plongeoirs à frime.

Puisque frimer précisément, tchatcher, sauter, plonger, parader, c'est ce qu'ils font quand ils sont là, c'est ce qu'ils viennent faire. La Plate est une scène où ils s'exhibent, terrain de jeu et place des lices, puisque filles et garçons, c'est un tournoi: il s'agit de se foncer dessus sans esquiver le rituel.

Extrait 3 – Les joueurs - p : 24 - 25

Au commencement, les garçons sont assis genoux repliés, genoux que ceinturent leur bras, fument des clopes les yeux plissés sur le large, redoublent de jactance quand les filles approchent, salut, elles ouvrent la partie, salut, ils répondent, puis ils s'informent ça fait longtemps que t'es là ? ou toute autre question d'une neutralité technique, sitôt se charrient plus qu'ils ne se parlent, ça dure un quart d'heure, pas plus- ne restent jamais longtemps assis, au fond, sont appelés à bondir-, alors Eddy, toujours lui, se dresse, balance son mégot, balance ses lunettes sur son t-shirt- Ray Ban Wayfarer contrefaites, tombées d'un carton à Vintimille-, et annonce le départ : vamos ! Cinq ou six autres garçons le suivent, les filles sont rarissimes. Une fois debout, tous refont le lacet de leur maillot - le plus souvent à long bermuda, flottant sur les cannes maigres - qui aura glissé dévoilant une ceinture de peau blanche à la taille et le haut du pubis , sont secs, torses creux, ventres creux, hanches étroites, nerveux, des poulains, certains jettent une serviette sur leurs épaules, vont fléchir une jambe sur le bord de la plate et tremper le pied de l'autre dans la mer, grimacent, ou emboîtent direct le pas d'Eddy pour gagner les promontoires. Il y a Mickaël, Bruno, Rachid, Ptolémée, et Mario, les voilà six maintenant, six garçons qui marchent vers l'est.

Extrait 4 – Le premier promontoire - p : 27- 29

Trois mètres au-dessus de la mer. Peu de risque : seuls menacent quelques rochers à demi émergés au bas de la paroi et qui exigent de prendre de l'élan - deux foulées voire trois petits sautilllements, c'est tout ce qu'autorise le replat. C'est la première piste d'envol, on y va de son pas, on s'y présente sans ciller et on y saute direct, sans lever les yeux au ciel ou sonder l'horizon, sans même se pencher au-dessus du vide afin d'éprouver l'attraction terrestre par le haut de la tête qui soudain tire et pèse, sans vérifier que tout est en place en bas, et que les reflets du soleil écaillent le sable au fond de la mer, résille fluorescente de la sirène, filet d'or du pêcheur entre les algues noires.

Ceux de la Plate y déboulent, chahutent, y opèrent un appel du pied tandis que l'autre s'envole pointe tendue vers la ligne d'horizon, pour enjambrer cette ligne justement, bras, tête et buste l'accompagnant dans une même asymptote de flèche, et leur corps est propulsé à l'avant, à l'avant de la corniche, à l'avant de la ville, à l'avant du borbier qu'ils laissent dans leur dos, le borbier de l'enfance et des secrets pourris, et dans la chute ils hurlent, ça dure une, deux secondes, pas plus, trois mètres ce n'est pas long, leur cri déchire l'espace dans le sens de la hauteur comme le cutter fend la toile du tableau et l'entrouvre, pour s'y engouffrer, pour s'y perdre, aaaah !, ooooh !, banzaaai !, un cri de fin du monde, n'importe quoi, un rire peut-être - mais pas encore de terreur, je rappelle que nous n'en sommes qu'au premier promontoire, celui où l'on rigole, où l'on se met en jambes, puisqu'il faut marcher dans l'air, ici, on est des figures de cartoon, on court, genoux-poitrine et bras cassés à hauteur des coudes, on s'active, on mouline l'atmosphère, on s'élançe le plus loin possible, là est le jeu, la petite compète, et soudain le vide, tangible, et la chute ouaaaaahhhh ! - alors l'eau

se troue paf dans un bruit de détonation, cratère inversé, bouillon écumeux, le corps disparaît dans les éclaboussures, la t e resurgit la première, faut voir ça, elle reperforme la surface par le dessous, et aussitôt ce mouvement animal pour repousser à l'arrière du front les cheveux collés sur la figure, geste du frimeur, signature du beau gosse de la Côte d'Azur, les cheveux aspergent alentour, des centaines de gouttes prisent l'arc-en-ciel, les cils et les dents perlent, le corps

est dressé alors, haussé à la verticale de l'eau jusqu'aux épaules, droit comme un l, la bouche ouverte souffle et crache, puis lentement le dos bascule, vient à nouveau s'étendre à fleur d'eau, crawl ou nage indienne, une ou deux brasses pour atteindre à nouveau la base du Cap, le regard qui se lève vers le promontoire où les autres attendent renversés tête en bas, crient, se marrent, daubent t'as fait le lapin surpris dans les phares, t'as fait la mouche, le ouistiti, alors qu'il faut bouffer le ciel, puis, une fois remontés sur la pointe suivant un escalier naturel inventé dans la paroi, ils gagnent le deuxième promontoire, celui qu'ils nomment entre eux le Just Do It - ils disent aussi faire un Just Do It.

Extrait 5 – Le deuxième promontoire - p : 29-30

Celui-là est une langue de pierre issue de la roche à sept mètres au-dessus du niveau de la mer, absolument lisse, longue de cinq mètres environ, et horizontale, de la sorte parallèle à la surface des eaux, son profil est aussi net que celui d'un plongeur de piscine, ceux de la corniche l'aiment pour cela, s'étonnent que la nature ait pensé à eux, qu'une bizarrerie géomorphologique, un accident de l'érosion, leur ait réservé un tel tremplin, c'est un signe disent-ils. C'est aussi la proue du Cap, on y est à la pointe du continent, en pole position de tout, et face à l'horizon, cent quatre-vingts degrés sans que le regard connaisse la moindre obstruction, plein sud, le soleil dans la figure et une vision panoptique qui leur offre le monde : ils respirent là comme des seigneurs. Quand ils montent faire un Just Do It, ils changent de vitesse, leurs mouvements sont plus lents, empreints de majesté, même si surjoués, même si rigolards - finis les créatures hyperactives, les gosses excités, les personnages élastiques et dopés, je te poursuis, hé ho petite fiotte, je te double, je saute plus loin, plus haut et plus vite que toi : à présent, ils se concentrent. S'avancent lentement à l'extrémité de la langue de pierre, là s'immobilisent orteils dans le vide - ce qu'ils se disent à cet instant, je l'ignore, peut-être même qu'ils ne se disent rien mais lèvent les yeux au ciel, rénovant de la sorte leur perception du monde, leurs cils touchent l'azur, caressent l'épaisseur optique de l'atmosphère, la grosse lentille du globe au-delà de laquelle il n'y a plus que l'infinie masse noire du temps, se redéposent sur la ligne d'horizon, aussi dure et précise que leur présence, et suivent cette ligne qui est maintenant le socle du saut et le tout premier littoral, le littoral absolu: mais où est le point de fuite dans cette perspective où ils ont pris place, où est-il? Leurs narines se pressent contre leur paroi nasale, leur cage thoracique se gonfle, ils écartent les bras, Just Do It, font un pas en avant,

Just Do It, et sautent raides, tendus comme des bâtons, des allumettes de plomb : à sept mètres, les plats sont des brûlures. Ils prennent de l'élan pour plus d'amplitude, recherchent la courbe pour réduire leur vitesse, ne pas tomber tête la première et perpendiculaire mais ouvrir leur angle de pénétration dans la mer, Just Do It ! ils crient cela en remontant à la surface, hilares, Just Do It ! Splash, woow ! et c'est tout.

Extrait 6 – Le troisième promontoire - p : 30-32

Il existe encore un troisième plongeur. Celui-là est dangereux, tout le monde le sait. Ils l'appellent le Face To Face parce que, rigolent-ils, c'est le grand face à face : on y est face au monde (primo), face à soi (deuxio), et face à la mort (tertio), arghhh la môôôrt ! (...) Situé à douze mètres, il est si exigü que seuls deux pieds peuvent s'y tenir assez espacés pour que le corps demeure en équilibre - le départ de saut est crucial, aucun faux mouvement ne se tolère, l'envol se doit d'être précis -, et se trouve sur le versant oriental du Cap, ce qui n'est pas bon : par vent d'est - vent de merde, brutal et glacé - les flots déchiquetés s'y précipitent, pointes dures en hameçon, si bien qu'après le saut il faut encore savoir s'extirper du ressac puis contourner la pointe du Cap afin de retrouver le passage dans les rochers et grimper facilement. Ils y montent tous pourtant. Sautent. Plus rares sont ceux qui plongent - Eddy, Rachid, Ptolémée et Mario. Et quand ils se précipitent de là-haut, c'est la même crue qui les traverse, une crue de l'espace et du temps, une amplification de la lumière, une saisie de la joie.

Ils défilent chacun à leur tour, pas de bousculade. Eddy -encore lui- régule le flot des sauteurs, vérifie d'un coup d'œil que la zone de réception est vide avant de faire signe au plongeur suivant qui trépigne hé, j'y vais, pousse-toi, c'est à moi, c'est maintenant. Le truc qui les fait rire c'est de hurler durant la chute une phrase entière avant le splash final, un slogan ou une déclaration - les trois et quatre syllabes, trop faciles : Spider-Maaan ! Zidane revieeeeens ! Allah Akbaaaaa ! Les longues, plus risquées : Aïcha ma vie si tu m'aim... Allez tous vous faire... J'aime les gros seins d'angelina jo... Foutez le feu aux Baum... Le psaume dur frimeur : regardez-moi, regardez-moi tous !

Extrait 7 – La fille de la Corniche - p : 33

Il y en a une qui regarde, justement, qui n'en perd pas une miette, ramasse tout ce qui se passe sur la Plate, accroupie dans l'ombre bleutée d'un rocher à profil animal - crête de stégosaure - et retient son souffle quand ses grands yeux ouverts scrutent, repèrent et enregistrent visages et déplacements, fixent voix et rire - puisque là-devant, à quelques mètres, ça discute sec, ça rigole, ça s'esclaffe et ça chantonne, ça mange des frites mayonnaise, des beignets, ça boit du Coca, ça commente les magazines, ça se crème le dos, ça se paluche, ça fume, ça prend ses aises, ça se croit chez soi. Sept, huit minutes qu'elle est là et elle n'en revient pas elle-même, la voilà comme une Apache en planque, tendue à mort, prête à saisir l'instant ou jamais qui couronne le bon geste, prête à bondir.

Extrait 8 – Le verdict - p : 36-38

Eddy regarde la fille poussée au milieu du cercle, quelque chose le dépasse, il évite son visage mais intercepte le haut de son corps : cou, gorge épaule, bras. Elle n'est pas d'ici, n'est pas des leurs, il le sait, c'est sans équivoque quand pourtant rien, aucun détail - vêtements, maillot, bijoux, coiffure – ne permet de l'épingler sur le cadastre social qu'il a élaboré, partition sommaire, quasi duale, d'une efficacité à toute épreuve, c'est ainsi qu'il s'y retrouve et jamais il ne se trompe.

Les minutes s'écoulent, le silence s'épaissit, la chaleur est lourde, les têtes ne bouge plus : disposées en cercle sur la Plate, elles attendent le verdict. Eddy sait qu'il doit parler, trop long ce silence, trop long, c'est ça casse-toi, casse-toi pauvre conne, voilà ce qu'il devrait articuler à voix haute et jeter à la face de la fille, et ensuite il retournerait plonger au Cap, suivi de ses potes, ses potes qui attendent aussi, et piétinent, on ne va pas y passer des heures, il faut la sacquer cette fille, la sacquer et c'est tout, mais Eddy ne dit rien, son élan interne - retenir la fille, prolonger sa présence sur la Plate - contrarie celui de la bande - le bannissement - il le sent, ce sont des impulsions adverses, il doit trouver quelque chose pour s'en sortir. On va la faire sauter. Il lance pronunciamiento, la voix sûre et sans affect, le cercle bouge, un visage s'avance, Mario, treize ans, en paraît à peine onze, cheveux courts et queue de rat dans la nuque, taches de dépigmentation sur la figure, oreille percée d'un anneau de pirate, fluet, les bras noués sur le torse, croix chrétienne, maillot noir slipé, lacet qui pendouille entre les cuisses maigres, il saute depuis l'été dernier avec ceux de la Plate ; il demande on va la sauter, tu dis, on va tous la sauter? Eddy sourit sans regarder la fille puis se penche vers le petit qui a parlé et reprend, lapidaire : pas la sauter, la faire sauter, on va lui faire faire un Just do it.

Extrait 9 – Le défi de Suzanne - p : 46-49

Comment tu peux savoir que ça fait le vertige si tu as peur ? Il a parlé dans un souffle, depuis quelques secondes, la fille resplendit sous le soleil horizontal, ciblée en pleine tête comme le naos au fond du temple, et sa peau s'est dorée d'un coup, peau d'héritière, lisse et douce, irisée d'ambre solaire, pieds bronzés, ongles nacrés, un paréo tahitien, trois glaçons dans un verre à orangeade, tchin-tchin, va faire ton piano chérie, Eddy trouve qu'il n'y a rien de plus passionnant à cette minute que cette peau de fille, là, toute concrète, membrane qui palpite, absorbe transmet, tissu qui capte et décongestionne, rien de plus troublant que cette peau. Il réagit, n'est pas dupe, se demande pourquoi cette fille chourave dans les sacs, il y a quelque chose qui cloche, il n'aime pas trop ces histoires-là virgule se méfie des tordues, vaguement inquiet donc, ça ne correspond pas, mais précisément - on s'en doute -, cette torsion le mobilise. Aussi l'écoute-t-il comme s'il nageait à contre-courant, et prend la mesure de chacune de ces paroles quand elle lui répond je peux le savoir parce que justement, le vide ça m'attire, c'est pour ça. Eddy hausse les épaules. Cette réponse lui déplâit.

Dix minutes qu'ils sont seuls sur le Just Do It, l'air fermente la lumière du soir décolore peu à peu le Cap, faut faire quelque chose, faut y aller maintenant. (...)

Une fois en position de départ, d'un coup le voilà pâle, les cernes creusés, elle est exsangue. Eddy ne dit rien. Il voudrait tout arrêter mais sur le Just Do It, le scénario s'est emballé. Il vient à son tour se mettre en place à côté d'elle, ils font la même taille, trente centimètres les séparent. Ils prennent leur respiration, décomptent les secondes, trois, deux, un... go!, se précipitent alors dans le ciel, dans la mer, dans toutes les profondeurs possibles, et quand ils sont dans l'air, hurlent ensemble, un même cri, accueilli soudain plus vivants et plus vastes dans un plus vaste monde.

Extrait 10 – Gendarmes contre plongeurs - p : 128-130

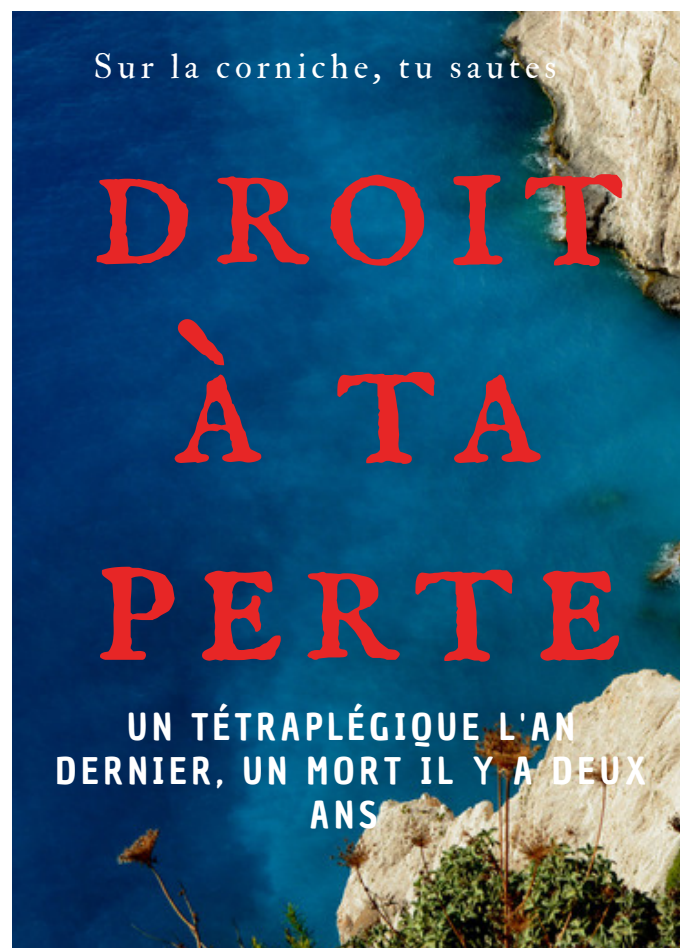
Les autorités de la ville, soutenues par les parents des jeunes plongeurs, décident d'arrêter tous les groupes de sauteurs, dont ceux de la bande de la Plate.

Pris de court par la démesure de l'offensive, les voltigeurs de la corniche se faisaient aisément ramasser, mais il ne leur fallut que quelques jours pour se prendre au jeu, frondeurs, et alors ce fut le grand cache-cache. Une partie géante, une partie à l'échelle de la corniche, autrement dit à échelle un, virgule à taille réelle. On s'en paye une tranche et on se paye leur gueule, voilà qui leur tenait lieu de programme et de mots d'ordre, diffusé tous les jours, en ricochet, d'une plateforme à l'autre, d'un promontoire au suivant et cela tout au long du littoral. Deli-délo. Épervier. Parents contre enfants. Cow-boys contre Indiens. Gendarmes contre plongeurs.

La nouvelle d'une grande partie se répandit à toute vitesse dans la cité, aussitôt relayée par les quotidiens locaux, les sites Web et blogs de toutes sortes, lesquels s'amusaient de la mutinerie des gosses, les excitaient, n'hésitaient pas à leur suggérer des plongeoirs sauvages laissés sans surveillance, de nouvelles figures à essayer sur le mode du t'es cap/t'es pas cap, des combinaisons

de plus en plus dangereuses; d'autres misaient sur la déploration, faisaient assaut de colère et de consternation : cela ne signifie rien, ces sauts, ces gesticulations, cela ne veut rien dire, il n'y a aucun message, aucune revendication là-dedans, c'est totalement gratuit, quand, attention, ne vous leurrez pas, tout cela a un prix, tout cela vous coûte cher (...) alors s'il vous plaît, pas de pitié pour les trompe-la-mort, allez ouste, rouvrez les maisons de correction, coupez les allocs.

Une journaliste qui se passionnait pour l'affaire, élaborait un comptage de points qu'elle proposa sur la Toile au matin du quinze août : un plouf égale un point pour les plongeurs, une heure sans plouf égale un point pour la sécurité du littoral. Or, à peine cette règle fut-elle mise en ligne qu'une fièvre corrosive s'empara du rivage. Les agents de la sécurité, pas plus que les plongeurs, n'entendaient se faire humilier au vu et au su de toute une ville qui vivait l'oreille tendue vers la mer et bruissait des paris consignés au grand jour dans les bars, les escaliers, sur les marchés et les parvis.



Campagne de sensibilisation – devoir élève